

TGV



DAHOMANIA

NEIGE LES STATIONS SE METTENT AU VERT HANDICAP LES CHÈRES
PROMESSES DE LA TECHNOLOGIE UBAYE VALLÉE ENCHANTÉE

TGV

Prenez le temps d'aller vite

“JE NE SUIS PAS LE JEUNE HOMME GENTIL QU’ON A DÉCRIT”

Des lointaines années 80, d'où il a surgi, il a gardé la silhouette, une certaine élégance, un phrasé qui ont fait son succès. Mais, en 2003, sans rupture excessive, Etienne Dahô est définitivement un autre homme. Musicien passionné et artiste accompli, il dose à la perfection ses influences et revient avec un album réussi, *Révolution*.

Comment abordez-vous l'exercice de l'interview ? Il est arrivé, lors d'émissions de télé, de vous voir demander à être seul sur un plateau... Est-ce une forme de pudeur, une timidité excessive ?

Je trouve difficile, à la télévision, de se retrouver avec plein de gens sur un plateau. En général, il y a deux comiques, des grandes gueules, ils dorment à la télé, donc ils sont chez eux. Moi, je suis une espèce de cousin éloigné qui vient de temps en temps... Vraiment, pour que je parle et que je sois bien, il me faut une relative intimité, c'est vrai. D'être cinquante à la table, avec tout le monde qui intervient, ce n'est pas mon truc...

Le fait qu'il y ait eu beaucoup de rumeurs autour de vous, des choses assez glauques, ne vous procure-t-il pas une méfiance accrue vis-à-vis des médias ?

C'est marrant, car personne ne m'en parle jamais... et c'est exactement cela. J'ai eu, un jour, un trauma atroce lors d'une émission de télé. C'est arrivé au moment où je sortais l'album *Eden*, qui m'est très cher, que je trouve réussi, abouti et qui me permettait de modifier l'image du jeune homme à la mode des années 80 pour aller vers quelque chose d'un peu

plus épais. Et j'ai fait ce *Nulle part ailleurs* atroce, du début jusqu'à la fin. Pendant deux heures, j'ai eu l'impression de me prendre des balles, comme si j'avais fait un truc supergrave. Or je venais juste de sortir un bon album (rires) ! La seule chose qui intéressait les gens, qui les excitait, c'était cette rumeur qui ne me concernait pas, qui était vraiment lourde, sordide (NDLR : on disait alors Dahô séropositif, voire mort). J'avais passé un an et demi à travailler sur un album et on m'assomait avec cette rumeur. Toutes les interviews qui ont suivi étaient dans cet esprit-là. Je n'étais pas malade, je n'avais pas le sida, je n'étais pas mort... et, pourtant, je devais dealer avec cela au quotidien, un cauchemar.

N'est-ce pas troublant, d'ailleurs, pour revenir sur ces talk-shows télévisés, de voir des politiciens se donner en spectacle comme des artistes ? Ils ont investi le champ des variétés...

Oui, cela me dérange, je sais que c'est une manière de se rendre plus sympathique, d'initier plus de proximité avec les gens... mais, pour moi, la politique, c'est quelque chose de bien plus noble, j'en ai une éthique un peu plus haute.

Et, pour en finir avec les médias, on a le sentiment que, malgré tout, avec une image qui passait bien, une musique légère en apparence, vous avez su garder une part de mystère...

Une des rares choses que j'ai comprises dans ce métier, et très tôt, c'est la nécessité de savoir mettre une limite, de construire un rempart. Il ne faut pas laisser grignoter son espace, sa famille, la personne avec laquelle on vit, ses amis très proches, il ne faut pas abîmer cela. Ma longévité, l'image que je peux avoir aujourd'hui, me laissent penser que j'ai réussi

à rester propre, préservé. Et cela, pour moi, c'est une vertu. Le risque, c'est de courir après une reconnaissance, d'aller partout. Ce qui altère, c'est la multiplication.

On a l'impression que, souvent, les gens n'ont pas voulu voir le double sens de certains de vos textes...

Ce n'est plus tout à fait vrai, peut-être qu'il faut le temps. L'image que j'avais dans les années 80 était très légère, mais elle m'a convenu parfaitement. Et puis, c'était une partie de moi, une réponse à mon anxiété. J'avais un côté un peu « dark », des choses à régler, l'ambiguïté vient, sans doute, de cela. Et c'est vrai qu'il y avait ce paradoxe de représentation dans les clips, d'arrangements de chansons assez légers et joyeux avec un texte archinoir...

Cela rappelle un peu la démarche des Smiths avec ces textes atroces enrobés dans des pop-songs mielleuses. En tout cas, un de vos premiers singles, *Le grand sommeil*, reste emblématique de cette ambivalence...

Oui, c'est une parfaite pop-song avec un texte qui ne parle que de mort et de suicide. Peu de gens l'ont vu, mais ce n'est pas grave, je n'aime pas l'idée d'avoir des sous-titres sous les chansons, j'aime que cela fonctionne à plusieurs niveaux, chacun y met les fantasmes qu'il veut. D'ailleurs, on me sort parfois des interprétations dingues, comme cette personne qui m'a demandé si *Heures hindoues* avait été écrite pour un chien ! **Vous avouez souvent être plus dur que votre image, voire trash. Pourtant, sorti de ces textes à double entrée, votre voix, votre musique n'ont jamais intégré cette dureté. Cela reste un univers très doux...**

Je crois que, tout simplement, c'est moi. J'ai une attitude assez cool, j'aime les relations douces avec les gens, même si ma nature profonde reste, c'est vrai, beaucoup plus combative, plus guerrière qu'il n'y paraît. Je ne suis pas le petit jeune homme gentil qu'on a décrit, tous ces clichés à deux balles que je me traîne depuis vingt ans.

O n sent une grande exigence chez vous. Etes-vous dur dans le travail ?

Je peux faire chier, oui ! Mais uniquement pour arriver à ce que je pense être le mieux, donc souvent il faut se battre un peu. Cela dit, en général, j'ai eu la chance d'avoir autour de moi des gens qui comprenaient où je voulais aller, qui m'accompagnaient naturellement. C'est l'un des avantages de ne pas travailler avec les producteurs à la mode, on est plus libre. **L'un des tics de certains chanteurs français (Bashung, Murat...) consiste à devenir quasi inintelligible dans leurs textes au fil des albums. Chez vous, au contraire, il y a ce souci de rester limpide, accessible...**

Peut-être ma façon de penser est-elle simplement plus claire. Je suis accessible, car cela signifie que je communique et

j'ai envie de le faire. J'adore l'idée qu'il y ait une simplicité apparente, cela permet ensuite une double lecture. Je me rends compte qu'il y a tout un bagage psychanalytique qui ressort dans mes chansons, souvent je ne m'en aperçois que bien plus tard. J'ai écrit très vite cet album, sans difficulté. L'écriture est spontanée, c'est presque un vomir... Ce n'est qu'après que je comprends ce que j'ai voulu dire, parfois des années plus tard.

Les liens d'Eros, sur le nouvel album, est un morceau impressionnant. D'où vient l'idée de cette chanson ?

Ce sont d'abord quelques boucles de guitare que j'ai trouvées, un peu hypnotiques. J'avais envie d'écrire un texte sur les rapports sadomasochistes dans le couple. Et, parallèlement, j'avais lu *La Vénus à la fourrure*, de Sacher-Masoch, un livre que je ne connaissais pas. Finalement, Marianne Faithfull, qui est une amie, est venue lire un extrait du texte de Sacher-Masoch, qui se trouve en plus être son grand-oncle. Tout s'est donc mis en place comme par magie, c'est devenu d'une grande cohérence.

R évolution, le titre de l'album, est un néologisme. Que doit-on mettre derrière ce terme ?

C'est à prendre quasiment au premier degré, comme un cri naïf pour vivre dans un monde meilleur. Ce n'est pas du tout cynique, c'est une véritable envie, l'envie de sortir de ce marasme collectif qui fait aller notre monde droit dans le mur. Le cynisme et l'ironie ne sont pas des armes que j'aime, car elles sont malveillantes. Il y a une limite à cela, c'est souvent plus la marque d'une certaine intelligence, d'une volonté de briller que d'un humanisme. Au fond, ça ne m'épate pas.

L'album sonne plus rock, il paraît plus spontané que le précédent, tout en étant moins homogène...

C'est volontaire, il n'y a pas de concept derrière, j'ai voulu de la diversité, qu'il bouge. Chaque chanson en appelle une autre, c'est très spontané. Et puis, de temps en temps, j'ai envie d'être un groupe et le chanteur de ce groupe ! Cela m'est arrivé plusieurs fois, sur *Paris ailleurs* notamment. C'est le cas ici aussi.

D'où vient l'idée du duo avec Charlotte Gainsbourg pour *If* ?

J'avais chanté cette chanson avec le groupe Ginger Ale, l'an dernier. Je l'ai réenregistrée, mais je ne savais pas comment l'intégrer à l'album. Au même moment, j'ai appris que Charlotte voulait faire quelque chose avec moi, alors je lui ai envoyé le morceau en lui disant, voilà, on va le faire ensemble... Et cela a collé tout de suite.

Vous avez beaucoup fréquenté Serge Gainsbourg pendant les dernières années de sa vie. Que vous en reste-t-il ?

C'était une relation intense et parfaite en un sens, puisqu'on n'a rien produit. Maintenant, évidemment, je le regrette (rires) ! Je ne lui aurais jamais demandé, de toute façon... Je trouvais



« Pour avancer, il faut autant de confiance en soi que de doute. »

cela gênant, tous ces gens qui gravitaient autour de lui, qui voulaient absolument la griffe Gainsbourg. En même temps, je sais que je ne suis pas le seul à avoir eu cette relation intime avec lui, mais il savait donner cette impression d'exclusivité. **Son influence sur la chanson française des vingt dernières années est écrasante. Ne serait-il pas temps de « tuer le père » ?**

Cette influence est justifiée, car il a révolutionné la pop française, il est le premier à avoir opéré le mariage entre une chanson française noble et des rythmiques anglo-saxonnes. Il a su créer des anglicismes pour rendre la langue française plus swing, sa marque est énorme. Et c'est un personnage très attachant. Il mariait la classe, l'intelligence, la popularité, la mélodie, la singularité... Maintenant, c'est vrai qu'il n'y a pas que lui. Je songe, par exemple, au premier album de Véronique Sanson, à Brigitte Fontaine, à Polnareff... Il faut avoir suffisamment d'ouverture d'esprit pour écouter d'autres choses sans a priori. Aujourd'hui, je trouve le systématisme Gainsbourg un peu chiant.

Vous êtes un passionné de musique... N'êtes-vous pas agacé par le « revival 80's » ? On nous ressort le pire des années 80, le pire de la new wave, le pire de la variété de cette époque...
Je suis totalement d'accord. On nous ressort tout ce que je n'ai pas écouté dans les années 80, tout ce que je n'ai pas aimé. Pour moi, les années 80, c'est Blondie, les Talking Heads, Jesus and Mary Chain, les Smiths, et en France des groupes comme Marquis de Sade, Stinky Toys ou

Taxi Girl. Il y a eu des tonnes de choses très fortes. Aujourd'hui, l'éclairage est mis sur le plus cheap, le moins intéressant, c'est absurde...

On vous a vu, au début de votre carrière, apparaître au cinéma, notamment dans le film *Désordre*, d'Olivier Assayas. Pourquoi n'avez-vous pas poussé plus loin l'expérience ?

Je n'aime pas l'idée d'avoir plusieurs casquettes. Et puis, la musique m'accapare, il reste trop de choses dans ce domaine que je voudrais accomplir. Je n'ai pas ce fantasme de l'acteur. J'ai eu beaucoup de propositions, dont des projets intéressants, mais je me suis toujours dégonflé. Soit parce que je tournais ou j'étais en studio, soit parce que je trouve très compliqué de devenir quelqu'un d'autre. J'ai déjà du mal avec moi-même, alors rentrer dans la peau de quelqu'un d'autre, je trouve cela juste un peu dingue !

ENTRETIEN SYLVAIN FANET

Bio EXPRESS

■ **1957.** Naissance à Oran, en Algérie, où Etienne Daho vit jusqu'à l'âge de 6 ans. Père militaire et mère chimiste ■ **1965.** Sa famille s'installe à Rennes ■ **1981.** Premier album : *Mythomane*. Le succès de Daho décolle surtout avec les deux albums suivants, *La notte, la notte* et *Pop satori*, qui incluent des singles tels que *Week-end à Rome*, *Tombé pour la France* ou *Epaule Tattoo* ■ **1991.** Carton avec l'album *Paris ailleurs*, dont les cinq premiers morceaux sont des tubes ■ **1996.** Après une retraite à Londres, Daho revient avec *Eden*, boudé par la critique et le public ■ **2000.** Succès avec l'album *Corps et armes*, aux arrangements de cordes ambitieux ■ **2003.** Sortie de l'album *Révolution*.